



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

MODES.

Chaque année on fait cette remarque que l'on rentre à Paris plus tard que l'année précédente; si bien qu'on finirait par ne plus rentrer qu'aux derniers jours de l'hiver, et qu'ainsi Paris se trouverait avoir sa saison à peu près en même temps que Londres. On aime à prolonger assez avant dans l'hiver le séjour à la campagne. La chasse, la promenade à cheval par ces belles journées où l'air est vif, où le soleil retrouve sa chaleur et son éclat, — enfin les longues soirées avec les feux cyclopéens dans les hautes et profondes cheminées, — voilà de véritables plaisirs que l'on aime à savourer jusqu'aux jours où la température devient tout à fait rigoureuse et où il faut être à Paris!... c'est à-dire où tous les hôtels se rouvrent, où les théâtres donnent

leurs ouvrages longtemps pronés à l'avance, où les étrangers accourent à Paris.

Pour le moment, Paris est complètement désert... Tous les portiers pourraient écrire au-dessus de leur porte cette invariable inscription : M^{me} ****, à la campagne; M^{me} ****, aux eaux; M^{me} ****, aux bains de mer... voyage sur les bords du Rhin... aux Pyrénées... Enfin, Paris s'est entouré de tant d'habitations charmantes, de cottages, de villas, que, les chemins de fer aidant, toute la population semble prendre sa volée au premier quart d'heure de loisir ou de liberté.

Entre le Havre, Trouville, Dieppe, le Tréport, Boulogne, c'est un éternel mouvement de calèches et de chaises de poste; chaque jour est en quelque sorte une fête nouvelle : à Dieppe, par exemple, vers trois heures, la plage est couverte d'élégantes promeneuses;

ce ne sont parlout que robes de soie, écharpes de dentelle, chapeaux ornés de plumes et de fleurs ; ensuite, il y a quelquefois trois et quatre bals le même soir. On n'entend parler partout que de matinées, de danses, de concerts. On remarque là surtout un grand nombre de jeunes personnes. C'est là, dit-on, que se préparent en ce moment une foule de mariages. Les mères s'entre - parlent, — les amies s'agitent. On voit bien que tout ce monde ne se réunit pas précisément pour s'amuser et se baigner : c'est le travail de la ruche !

En attendant que nous puissions vous dire les fortunées unions qui s'arrangent en ce moment, laissez-nous vous faire quelques descriptions et des fêtes et des jolies femmes qui s'y montrent.

A la brillante réunion de M^{me} la marquise de G..., tout le monde admirait la gentille vicomtesse de L..., dont les beaux cheveux noirs étaient ornés d'une *coiffure Danaë* à marabouts parsemés d'or. Le miroitage de ces cheveux brillants et de ces marabouts dorés était d'un effet ravissant. L'une de ses sœurs, dont la figure est plus sévère, avait choisi, pour mieux faire ressortir la régularité de ses traits, une coiffure de chêne vert dite *coiffure druide*, et la plus jeune de toutes, blonde et belle comme la déesse Hébé, avait entremêlé ses boucles de cheveux dorés de fleurs d'eau et de roseaux.

Les robes de ces trois charmantes grâces, — c'est un vieux monsieur à style empire qui les appelait ainsi auprès de nous, — étaient parfaitement en harmonie avec leurs jolies coiffures. La vicomtesse portait une robe en tulle mais à triple jupe ; la dernière ouverte comme une tunique ; le corsage plat était recouvert d'une berthe en points d'Alençon ; les engageantes des manches étaient semblables.

L'austère beauté à la *coiffure druide* avait une robe de crêpe blanc à forme sévère, rattachée sur le devant du corsage et sur les épaules avec des camées antiques, tandis que la blonde jeune fille, portant la *coiffure néréide* à fleurs d'eau et roseaux, complétait par une simple robe de crêpe rose la fraîcheur et la grâce de son ensemble.

Les coiffures surtout se faisaient remarquer, car les robes varient peu à la fin des saisons, et les coiffures changent seules l'ensemble de la toilette. M^{me} de R..., avec une simple robe de taffetas blanc glacé à plusieurs rangs de ruches, portait une *coiffure Leda* en plumes d'oiseau de Barbarie (grèbe), dont la blancheur dépasse celle du cygne ; elle paraissait ainsi la sœur de sa fille, qui était pourtant toute charmante avec sa *coiffure Proserpine* en fleurs des champs.

La belle Juive, M^{me} L..., nouvelle merveille des bûins de Dieppe, avait une magnifique robe de dentelle noire, et, pour relever cette toilette, peut-être un peu sombre pour un bal, elle portait une *coiffure pléiade*, faite d'herbes marines, avec des étoiles de feu.

Les deux belles cousines du prince P... avaient adopté, l'une une *coiffure Cérès* en épis de blé, l'autre une *coiffure moissonneuse*, c'est-à-dire un charmant mélange de bluets, de pâquerettes, d'épis de blé, de coquelicots, d'avoine, d'ivraie, de nielles, de boutons d'or, enfin de toutes ces gentilles petites fleurs qui croissent dans les champs.

En la regardant, nous nous rappellions ces vers si jolis et si frais de Henri Heine, l'élégant poète allemand :

« Comme les épis de blé dans un champ,
» les pensées poussent et ondulent dans
» l'esprit de l'homme ; mais les douces pen-
» sées de l'amour sont comme les fleurs
» bleues et rouges qui s'épanouissent gaie-
» ment entre les épis.

» Fleurs bleues et rouges ! le moisson-
» neur bourru vous rejette comme inutiles ;
» les rustres armés de fléaux vous écrasent
» avec dédain ; le simple promeneur même,
» que votre vue récrée et réjouit, secoue la
» tête et vous traite de mauvaises herbes.
» Mais la jeune villageoise, qui tresse des
» couronnes, vous honore et vous recueille,
» et vous place dans ses cheveux, et, ainsi
» parée, elle court au bal où résonnent fifres
» et violons ; à moins qu'elle ne s'échappe
» pour chercher l'ombrage discret des til-
» leuls, où la voix du bien-aimé résonne
» encore plus délicieusement que les vio-
» lons et les fifres... »

Mais revenons à nos coiffures.

La jeune comtesse de B..., sa fille, pâle et

souffreteuse jeune femme, aux doux yeux bleus comme les clochettes des champs, aux cheveux d'un ravissant blond doré, avait pris la *coiffure Lara*, en feuilles et fleurs de pêcher entremêlées de dentelle. Sa robe était d'un rose pâle, toute ornée de dentelle comme la coiffure, ce qui formait une fort élégante toilette.

L'aimable M^{me} R..., femme d'un homme de lettres plus célèbre que capable, avait pris la *coiffure Terpsichore*, qui est une couronne de lauriers. M^{me} de S..., femme de beaucoup d'esprit, nous demandait si c'était pour engager son mari à en faire autant qu'elle se coiffait ainsi ?

Plusieurs de ces coiffures avaient été envoyées à Dieppe par Chagot¹. Il avait composé ces guirlandes avec ce tact, ce goût parfait qui caractérise tout ce qui sort de ses ateliers. Ces coiffures, en effet, admirables d'exécution, avaient cette simplicité, cette fraîcheur, cette grâce charmante qui est le caractère des coquetteries et des recherches de cette saison.

C'est une remarque à faire, à propos de ces modes de saison de transition, qu'il y a en ce moment-ci une véritable lutte entre les robes courtes et les robes longues. Il s'agit seulement de montrer plus ou moins le bas de soie ou de fil d'Ecosse qui accompagne si bien l'élégance du soulier et fait valoir la finesse et la cambrure d'un petit pied.

Depuis longtemps certaines femmes élégantes avaient réussi à faire adopter généralement les robes trainantes, même le matin. C'était là une mode qui ne pouvait durer. L'on veut bien conserver pour les salons la longue jupe qui, sans diminuer la grâce, donne plus de noblesse, de dignité à la taille et à la tournure. Mais, sauf le cas de grande toilette, de nombreuses novatrices cherchent à faire prévaloir le jupon court qui force d'ajouter une nouvelle élégance à toutes celles dont une toilette de femme se compose déjà : les bas de fil brodés et transparents comme de la dentelle.

Nous faisons cette réflexion en voyant l'autre jour une des femmes les plus réputées pour leur bon goût, M^{me} de C..., qui s'était conformée au nouveau programme,

ce qui nous a paru presque décisif ; car jusqu'alors, dans cette circonstance surtout, la longueur des jupes était outrée. Cependant rien n'est encore arrêté positivement.

Chez soi, pour le lever, les bas à jour vont à merveille avec les mules de velours brodé, mules qu'on échange plus tard, pour recevoir ses visites, contre des souliers de taffetas assorti avec la robe que l'on porte. Un fait constant, c'est que la mode des robes trainantes, qui avait envahi jusqu'aux parures de bal, n'existe plus ; toutes les nouvelles toilettes envoyées aux eaux permettent d'admirer les pieds mignons des danseuses.

La forme des chapeaux reste la même, mais ils sont un peu plus ornés qu'au commencement de la saison. Les capotes de paille de riz sont garnies avec des branches de noisetiers, fruits et fleurs, branche de marronniers et ses fruits verts, l'un s'entrouvre ; guirlandes de raisin blanc. On voit aussi des capotes de crêpe avec guirlandes de marguerites de même couleur que le crêpe ; tout cela sent déjà son automne d'une lieue.

PLANCHES DE BRODERIES ET PATRONS.

BRODERIE : Col broderie anglaise. Deux coins de mouchoir. Chiffres enlacés. Ecusson. Dessin en broderie anglaise pour bas de jupon. Ecusson. Quatre dessins pour intercaler aux dessins de filet. — TAPISSERIE : Perroquet pour écran, descente de lit, etc. — PATRONS : Pardessus. Pélerine.

Dessin d'un des côtés du devant d'une veste de petit garçon de six ans : les pattes se rapprochent et se placent où se trouvent les lignes et les petits points ; à la même place, sur l'autre côté du devant, se placent les boutons. Moitié du dos. Manche, le bas se relève jusqu'où l'on voit un pointillé. Ce dessin se brode en soutache sur merinos et sur casimir. Cette veste, en prenant le nom de cazawack, peut servir pour petite fille de six ans. Ecusson formé d'un nœud de ruban. Semé pour bonnet de jaconas ou de mousseline. Petite dentelle au crochet pour pantalon. Autre dentelle pour taie d'oreiller, pelote, etc. — Dessin de crochet formant fond et bordure pour manteau de lit, oreiller de divan, tapis de table, etc.

LES VINS DE CHAMPAGNE.

Il y a un vieux proverbe qui dit : « Le voyageur qui a parcouru le Pérou sans visiter le Potosi ne sait pas ce que c'est que le Pérou ? » Eh bien ! on peut dire de la Champagne : « Qui n'a pas visité les caves

¹ Rue Richelieu, 81.

de Châlons et d'Epernay ne sait point ce que c'est que la Champagne. »

Je n'aurai pas ce reproche à me faire : j'ai vu les caves de M^{me} Moët, à Epernay, et les caves de M. Jacquesson, à Châlons, palais souterrain où les mystères d'Évohé sont mis en bouteilles; et comme il faut être historien impartial, je dirai que la plus merveilleuse de ces caves n'est pas celle de M^{me} Moët, à Epernay, cependant si célèbre dans toute l'Europe par les visites qu'elle reçut tour à tour de Napoléon, de l'empereur Alexandre, et de presque tous les souverains de l'Europe. La plus belle, la plus curieuse cave est certainement celle de M. Jacquesson, à Châlons. On a dit, dans les relations du voyage du président de la République à Epernay, que les caves de M^{me} Moët contenaient trois millions de bouteilles, représentant un capital de dix millions de francs; celles de la maison Jacquesson, de Châlons, n'ont pas une moindre importance. Il faut voir ces myriades de bouteilles majestueusement empilées sous de magnifiques arceaux se prolongeant à perte de vue. C'est là vraiment un ravissant coup d'œil, non pas seulement pour un Anglais ou pour un Russe, deux classes d'appréciateurs du plus haut goût.

Six berceaux de près de cinq cents mètres sont symétriquement alignés à côté les uns des autres. Ces six berceaux sont coupés par sept autres berceaux de deux cent trente mètres chaque, et ces treize berceaux sont recoupés par douze nouveaux berceaux, dont la longueur varie de vingt-cinq à quarante mètres. En quittant ces berceaux, vous trouvez de très-beaux passages voûtés, où peuvent marcher de front trois chariots, comme sur les murs de Babylone. Ces passages vous conduisent par des pentes douces jusque dans l'intérieur des caves. Là, les voitures circulent et se croisent avec autant et plus de facilité que dans beaucoup de rues de Paris. Douze réverbères suspendus aux voûtes et deux cents flambeaux projettent leur lumière fantastique sur cette ville souterraine, qu'anime encore un peuple d'ouvriers cavistes, de manœuvres, de charretiers, de tonneliers, de femmes, d'enfants et d'hommes de peine, constamment employés soit à la fabrication du vin, soit dans les celliers,

les magasins ou les cours supérieures.

Parler de caves chez nous, c'est éveiller l'idée d'un lieu plus ou moins humide, aux murs suintant l'eau, aux portes dont les gonds et ferrements sont plus ou moins rongés de rouille et visités par les hideux aptères. Là, rien de semblable, point d'humidité, ni sur le sol ni sur les murailles. Les murs, encore neufs, conservent la blancheur de la craie. Les portes sont d'élégants vitrages qui pourraient le disputer avantageusement aux montres des magasins ordinaires dans nos grandes cités de la province. Ces vitraux sont supportés par des rouleaux, à l'aide desquels on les fait mouvoir, aller, venir, sortir ou rentrer dans des ouvertures pratiquées aux flancs de la muraille, où elles disparaissent à vue d'œil, comme des décors à l'Opéra.

Au-dessus de ces caves, s'élèvent deux étages de celliers où circulent incessamment des chariots attelés de chevaux. On a pratiqué, pour ces équipages, un chemin de plain pied dans la montagne sous laquelle s'étendent ces caves. C'est, pour le passant qui chemine sur la route, un spectacle fort original, que celui que leur offrent ces laborieux quadrupèdes, suspendant parfois leur paisible allure pour mettre le nez à la fenêtre de leurs appartements au deuxième ou au troisième étage.

Dans le cellier sont établis quatre pressoirs, sous lesquels on peut presser les raisins de plusieurs centaines d'hectolitres de vin. Au-dessous sont des foudres qui ne contiennent pas moins de vingt-cinq mille litres, et dans lesquels une famille de six personnes pourrait dîner à table fort à son aise. A voir toutes les distributions grandioses de ce vaste établissement, on dirait vraiment qu'il est destiné à l'industrie des géants; on croit être dans le cellier de Gargantua. Cinq à six heures sont à peine suffisantes pour parcourir rapidement cette merveilleuse bibliothèque bacchologique. Et notez bien que cette bibliothèque ne trompe pas l'œil comme tant d'autres, riches seulement de luxuriantes reliures et pauvres d'esprit. Ce n'est pas de celle-ci qu'on pourrait dire : *O pulchrum caput, sed cerebrum non habet!* les volumes sont pleins! De nombreuses dépendances, magasins, laboratoires, verrières, forment une multi-



15 Septembre 1849.

2462.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeau de M.^{me} Dupré. Robe de M.^{me} de Baizieux. Châle cachemire de la M.^{me} Gogelin.
 passementerie Torré Delisle. Costumes d'enfants des M.^{mes} Leclerc et de la Belle jardinière.*

Mess. S. & J. Fuller, 33, Rathbone Pl. Lond.



tude d'annexes aux caves et aux celliers où l'on opère le mélange et le pressurage des raisins de la montagne de Reims et de la vallée d'Epernay.

Dans les temps ordinaires, les caves de la maison Jacquesson n'occupent pas moins de cinq à six cents ouvriers, et quand vient octobre, le mois vineux, comme dit Brillat Savarin, vous coudoyez à chaque pas, sous les arceaux, dans les celliers, sous les passages, une foule de vigneron, de tonneliers, de sommeliers, de voituriers, la population de tout un village, quinze cents travailleurs, joyeux enfants de la treille, fonctionnant avec ordre et précision sous la haute surveillance du maître et sous la direction d'un chef de cave, cicérone très-bienveillant pour les étrangers.

En traversant l'établissement, j'avais remarqué un vaste réservoir. Ce réservoir était rempli d'eau !... Malgré moi, malgré le nom respectable et honoré de l'industriel chez qui j'étais, la présence de cette abondante provision d'eau dans des caves où se fabrique le vin m'inspira quelque inquiétude ; je pensai tout d'abord aux nombreux amateurs de vin de Champagne, à vous, lecteurs, à nos amis, à moi, à nous tous, enfin, nation crédule de consommateurs et de buveurs candides, qui croyons bonnement que les vins qu'on nous vend sont l'ouvrage pur du soleil. Je pensai à tant d'industriels parisiens qui font leur vin de Bourgogne à Bercy ; je pensai à ces honnêtes négociants de Cette qui écrivent sans fard et sans malice sur les murs de leurs celliers, en grosses lettres patagones, afin qu'on n'en ignore : *Ici on fabrique du vin de Madère* ; je pensai à nos plus célèbres restaurateurs qui vendent toujours du Clos-Vougeot sans en acheter jamais, et ces pensées désenchanteresses me rappelèrent le mot de Labruyère, qui déjà, de son temps, avait pour opinion qu'une chose plus rare au monde que les diamants et les perles, et l'esprit de discernement, c'était un verre de vin naturel et franc, un vin qui ait positivement les qualités de son nom et l'origine de son étiquette. Et tous ces souvenirs m'attristaient visiblement en ma qualité d'ami sincère de la Champagne et de sa gloire.

Sans doute, mon cicérone avait deviné finement l'objet de mes préoccupations sé-

rieuses, car il mit une attention toute particulière à m'expliquer, dans ses moindres détails, l'emploi licite du réservoir destiné tout simplement, me dit-il, à porter l'eau partout où elle était nécessaire pour la propreté et l'assainissement des vastes ateliers que je venais de parcourir.

Ainsi, c'était par une mesure d'hygiène qu'il y avait là de l'eau. Cette explication me rassura et me satisfait complètement, car on ne pourrait en suspecter la sincérité.

Je remarquai encore une invasion du chemin de fer dans les caves comme il en existe dans les mines de la Loire. Ici, rayonne en sens divers une rose de railway pour le transport des vins d'une cave à l'autre, et puis des conduits où vient s'épancher le liquide précieux qui s'échappe des bouteilles cassées dans les piles cependant très-artistement élevées. Ce limpide ruisseau, et son charmant glouglou, vont se perdre dans un vaste bassin destiné à recueillir ce produit, qui remplira plus tard le vœu de la nature et les bouteilles du marchand. Il faut bien savoir qu'à certaine époque de l'année, ou de la fabrication du vin mousseux, il y a des casses très-considérables. Dans les caves de la maison Jacquesson, par exemple, il peut se casser jusqu'à mille et douze cents bouteilles par jour.

Quand on a visité Châlons et ses caves, il reste à voir les coteaux prédestinés qui fournissent à ces vastes celliers leur nectar pétillant. Aussi, je m'arrangeai de façon à ne pas rentrer à Epernay sans aller saluer Aï, Mareuil, Avenay, Sillery, et toute cette côte plantureuse qui a porté le nom de la Champagne dans toutes les parties du monde, et jusque chez la reine Pomaré, parfaitement civilisée à cet égard par le docteur Pritchard. Grimod de la Reynière, qui était un gourmet et un gourmand d'élite, écrivait un jour à Cambacérès :

« Monseigneur, en passant sur la route de Reims à Epernay, j'ai fait arrêter ma voiture devant le coteau d'Aï, j'ai mis pied à terre, je me suis incliné, j'ai ôté mon chapeau, et j'ai récité cette prière de Berchoux :

Que le ciel garantisse et préserve d'orage
Les ceps de la Champagne et ceux de l'Ermitage,

Garde le Clos-Vougeot, celui de Chambertin,
Des ardeurs de l'été, des fraîcheurs du matin.

Grimold de la Reynière terminait sa lettre par ces mots : « Nous avons bu du champagne comme si vous y étiez, monseigneur. »

A quoi Cambacérès répondit : Pends-toi, Crillon, je n'y étais pas ! »

Arrivé à Mareuil, petite ville coquettement assise au milieu d'un site enchanteur, un brave homme qui avait jugé, sans doute, à la figure rubiconde de mon compagnon de voyage, que nous courions le monde en touristes œnophiles, s'offrit de nous conduire dans un cellier d'un autre genre que celui que nous venions de visiter, moins riche, moins merveilleux, mais non moins utile en fait de vin de Champagne, puisqu'il s'agit de bouchons. C'est là encore une industrie peu connue. Le bouchon se fait à la main, en se servant d'un couteau très-bien affilé et que l'on repasse sans cesse. Un bon ouvrier peut faire mille à douze cents bouchons par jour. Ces bouchons coûtent de deux à quatre francs de façon par chaque mille. On calcule qu'il faut en France environ dix millions de bouchons par jour. Il y a donc plus de cinq mille ouvriers employés constamment à cette fabrication.

Maintenant, savez-vous l'histoire du vin de Champagne ? connaissez-vous bien sa généalogie, ses titres de noblesse ? Voici ce qu'un érudit du pays m'a raconté à propos de la question que je lui adressais sur l'origine du vin mousseux :

— Si vous vous en rapportez aux encyclopédistes, me dit-il, ils vous raconteront que ce fut un bénédictin, le révérend père dom Pierre Perignon, qui le premier, apprit aux Champenois, vers la première moitié du seizième siècle, à combiner les différentes espèces de raisins pour donner à leur vin cette délicatesse et ce montant qui l'ont si fort accrédité. N'en déplaise aux encyclopédistes, qui nous ont trompés sur bien d'autres choses, je crois pouvoir vous dire que l'origine du vin mousseux est bien autrement noble ; elle est de la plus haute antiquité, témoin les rasades que but Énée lorsqu'il dina chez la reine Didon. Virgile ne nous parle-t-il pas très-clairement du vin mousseux dans ces vers de l'*Énéide* ?

.... Ille impiger hausit
Spumentem paperam.....

Le savant Champenois avait arrosé sa dissertation œnologico-littéraire d'un délicieux vin du crû. Règle générale : tout le long de cette riche côte de vignobles, on ne peut s'arrêter sans boire. — Monsieur, un verre d'ail ? — Monsieur, un verre de mareuil ? — C'est l'orgueil, c'est la gloire du pays ! c'est l'hospitalité de la Champagne.

Seulement, à Mareuil, on médit un peu sur Ai, et Ai se venge sur Avenay. — Monsieur, me dit à ce propos l'érudit vigneron de Mareuil, il faut que je vous donne un conseil d'ami : achetez vos vins de Champagne à Mareuil. Ce n'est pas dans mes intérêts que je vous fais cette recommandation, c'est dans les vôtres. Voici d'ailleurs un aphorisme ancien et de toute vérité :

Ai le nom,
Mareuil le bon !

J'eus encore l'occasion de faire sur la route une remarque assez piquante, c'est que le petit village de Sillery, dont le nom se place orgueilleusement sur les cartes des premiers restaurants de Paris, et sur les bouteilles de vin de Champagne première qualité superfine, est un endroit où justement il ne pousse pas un seul cep de vigne.

J. B.

LE DON JUAN DE MOZART.

M. Scudo a fait, dans le feuilleton de l'*Ordre*, une étude sur Mozart assez complète, bien que le cadre en soit restreint. Il y parle surtout de la partition de *Don Juan*, dont il fait une appréciation judicieuse.

A l'époque où Mozart, dit-il, se disposait à écrire la musique de *Don Juan*, il avait trente-un ans. Il était arrivé à cette heure suprême de la vie d'un grand artiste où sa main, disait-il, peut écrire couramment sous la dictée de son cœur et réaliser les rêves de son génie.

Des circonstances particulières étaient venues accroître encore sa tristesse naturelle. Mozart avait perdu son père, qui mourut à Salzbourg le 28 mai 1787, à l'âge de 70 ans.

Léopold Mozart était venu visiter son fils à Vienne, sur la fin de l'année 1785. Ils se virent alors pour la dernière fois.

A la mort de son père chéri, Mozart écrivit à sa sœur une lettre touchante, où nous avons remarqué le passage suivant :

« Comme la mort, lorsqu'on y réfléchit, paraît être le vrai but de la vie !... Je me suis tellement familiarisé avec cette idée, que je ne me couche jamais sans penser que peut-être je ne verrai plus la douce lumière du jour... »

Quelque temps après cet événement, Mozart tomba assez gravement malade. Il était à peine rétabli, qu'il eut la douleur de voir mourir le meilleur de ses amis, le docteur Siedmund Barisadi, premier médecin de l'hôpital de Vienne, dont les soins éclairés et affectueux avaient contribué à prolonger jusqu'alors sa frêle existence.

Cette nouvelle perte, ajoutée à celle de son père, fit sur Mozart une impression profonde dont il a consigné le témoignage, sur un album, de la manière suivante :

« Aujourd'hui, 2 septembre 1787, j'ai eu le malheur de perdre, par une mort imprévue, cet homme honorable, mon meilleur et mon plus cher ami, le sauveur de ma vie. Il est heureux, tandis que moi et tous ceux qui l'ont connu, nous ne pouvons plus l'être, jusqu'à ce que nous ayons le bonheur de le rencontrer dans un monde meilleur pour ne plus nous séparer. »

Frappé coup sur coup dans ce qu'il avait de plus cher au monde, Mozart se sentit défaillir. Le pressentiment d'une fin prochaine envahit peu à peu son âme. Une voix secrète semblait lui dire qu'il fallait se hâter d'accomplir son œuvre. Une douce tristesse voilait son regard habituellement trempé de larmes, où se lisait le regret de la vie, qui allait lui échapper dans la force de l'âge et dans la maturité du talent.

C'est dans de telles dispositions qu'il partit pour Prague avec le libretto de *Don Giovanni*, dont il avait tracé les principales idées et achevé même plusieurs morceaux. Suivi de sa femme et de son collaborateur, Lorenzo da Ponte, il descendit d'abord à l'hôtel des *Trois Lions*, sur la place au Charbon.

Quelques jours après, il accepta un logement dans la maison de son ami Dussek, située à l'extrémité d'un faubourg pittoresque qui dominait la ville. C'est là, dans une chambre bien éclairée, ayant sous ses fenê-

tres l'aspect réjouissant des beaux vignobles de Kosohirdz, chargés de fruits, de parfums et de feuilles jaunissantes, où venaient expirer les rayons mélancoliques du soleil d'automne ; c'est là que Mozart a terminé le poème où gémit encore son âme immortelle.

C'est pendant les heures tranquilles de la nuit que Mozart, comme Beethoven, aimait à travailler, et qu'il trouvait ses plus heureuses inspirations. Séparé ainsi du monde extérieur, débarrassé des soucis vulgaires de la vie, promenant son regard ému dans l'infini des cieux, en face de son piano et de son idéal, il s'abandonnait au souffle du sentiment qui l'enlevait sur ses ailes divines.

Son imagination, aussi variée que profonde, aussi tendre que sublime, exprime tous les sentiments de la nature humaine, depuis le demi-sourire de la grâce et les transports de l'amour jusqu'aux sombres terreurs de l'âme religieuse ; car il ne faut pas oublier que c'est la même plume qui a écrit le *Mariage de Figaro* et la messe de *Requiem*.

Après avoir ainsi traité tous les genres et parlé toutes les langues dans des œuvres diverses, Mozart se résume dans un effort suprême, et nous donne, avec la partition de *Don Juan*, la plus complète expression de son génie.

THÉÂTRES.

ODÉON. — *La réouverture.*

C'a été une solennité, presque une fête. Toute la salle était comble. Les loges regorgeaient de femmes richement parées. Il n'y avait pas jusqu'au parterre lui-même, d'ordinaire si bruyant, qui ne se fût fait une règle de bon ton et de belle tenue. On voyait que l'Odéon était en pleine renaissance.

Le public a été mis à même de faire connaissance dès ce soir-là avec la plupart des artistes de la nouvelle troupe. Il y a revu des acteurs qu'il est depuis longtemps habitué à applaudir ; il en a distingué d'autres un peu plus faibles, qui acquerront de l'expérience et peut-être du talent. Ce qu'il a

pu surtout apprécier, c'est l'intention formelle où l'on est d'approprier plusieurs genres à cette scène, autrefois exclusivement sévère, et de varier ainsi les plaisirs du pays latin.

On a ouvert le spectacle par une innovation qui a été généralement accueillie avec faveur. *Le Trembleur*, charmante comédie, moitié politique, moitié bourgeoise, s'est produite à l'aide de couplets mis en musique par le chef d'orchestre du théâtre. Dans cette esquisse, écrite au courant de la plume, M^{me} Anaïs Ségalas a semé à pleines mains des traits heureux et un peu de ce sel comique qui n'est cependant pas commun chez les femmes.

Le Trembleur a été unanimement applaudi.

Tous les honneurs de la soirée devaient être pour *la Jeunesse du Cid*, grand drame héroïque de Guilhem de Castro, traduit par M. Hippolyte Lucas. L'action, les intermèdes de danse, les chœurs guerriers, la splendeur de la mise en scène ne pouvaient manquer d'assurer le succès de cet important ouvrage, dont nous parlerons demain avec plus de détails.

VAUDEVILLE. — *Pas de fumée sans feu.* —
Le Congrès de la paix.

Au milieu de ses grands succès de *la Foire aux Idées* et d'*Une Semaine à Londres*, le Vaudeville redouble encore d'activité. Il vient d'offrir au public deux nouveautés dans la même soirée, qui ont été accueillies avec une grande faveur.

Pas de fumée sans feu est un petit proverbe de M. Bayard, une pochade à trois personnages; on pourrait dire à deux, car M^{me} Rose-Tendre, la portière, apparaît à peine.

Les deux autres sont Timoléon et Suzanne, le mari et la femme. Le mari a conçu des soupçons contre sa Suzanne.

Quand il est là, elle est douce, caressante, câline, flatteuse comme une chatte qui fait patte de velours; cela donne à penser à Timoléon.

Et puis, une chose vient confirmer ces soupçons : il sent... quoi? l'odeur du cigare!

D'où vient ce cigare? Il sort par la porte pour rentrer par la fenêtre, et il trouve sa femme en conversation criminelle avec.... un cigare!

La pauvre femme, honteuse, lui demande pardon à genoux, et lui se met à genoux pour lui demander pardon de ses soupçons. Ils se pardonnent : ils fumeront ensemble!

Cette esquisse facile et spirituelle, *Une Fille d'Eve*, est ornée de jolis détails, et est parfaitement jouée par Félix et M^{me} Paul Ernest. Cette délicieuse comédienne a traduit son rôle avec beaucoup de coquetterie et de décence, et puis elle fume le cigare à ravir.

La seconde pièce, *le Congrès de la paix*, est moins un vaudeville qu'un croquis où l'auteur, M. Charles Desnoyers, a très-joyeusement parodié une séance du Congrès de la paix, dont il a fait la critique; il y a jeté quelques traits aristophanesques. Il nous a montré les portraits de deux personnages politiques dont Ambroise et Lecourt ont parfaitement attrapé la ressemblance.

On a beaucoup applaudi une scène où les membres du Congrès en viennent aux voies de fait et sont maintenus par des gendarmes. Trois couplets sur Béranger, très-bien dits par Luguet, ont excité des bravos unanimes. Les allusions politiques, les épi-grammes, les saillies mordantes, l'à-propos, le jeu des acteurs, particulièrement d'Ambroise, de Luguet et de Lecourt, tout cela a été vivement applaudi. C'est un très-franc et très-joyeux succès.

A ce Numéro est jointe la planche 2462.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.